

LETTRE 5

Saint Paulin remercie saint Sulpice Sévère du soin qu'il a eu de lui faire savoir de ses nouvelles, tant par ses lettres, que par ses domestiques. Il fait l'éloge de sa conversion, et de ses vertus; et après lui avoir fait le récit de ce qui lui est arrivé durant son séjour à Rome a, il le prie d'agréer un présent qu'il lui envoie.

Paulin à son très cher frère Sévère.

Vous avez donc crû, mon très cher frère, que vous deviez nous faire excuse de ce que vous ne nous êtes pas venu voir, comme vous nous l'aviez promis, et que nous l'espérions. Mais, vous ne considérez pas que vous nous savez rendu visite, par la meilleure partie de vous-même; puisque pendant que votre corps se reposait au logis, votre cœur, votre esprit et votre éloquence nous sont venu saluer de votre part : j'ose même dire que nous n'avons pas été tout-à-fait privés de votre présence corporelle, puisque nous avons vu vos chers domestiques; que vous considérez comme les membres de votre corps.

La charité que vous avez eue de nous les envoyer pour notre consolation, me fait croire – mon très saint, très aimable, et très aimé frère en Jésus Christ – que ce juste Juge vous réserve la couronne de piété que vous recevrez de lui le jour qu'il a marqué; et qu'il la donnera aussi à tous ceux qui sont auprès de vous, et qui aiment leur prochain en Jésus Christ, et Jésus Christ en leur prochain. Car si l'on juge des choses spirituelles par les corporelles, on conviendra facilement que vous aimez très parfaitement Dieu, que vous ne voyez pas, puisque vous aimez si tendrement votre frère que vous voyez. Comme nous ne faisons paraître l'excellence de cet amour, que par la sincérité de notre obéissance, et de notre foi, il faut que nous tâchions de devenir comme vous, les disciples de ce divin Maître, qui a aimé les liens jusques à la fin, et donné sa vie pour ses amis; avec le même amour, et la même puissance qu'il l'avait prise.

Vous avez donc sujet d'espérer, mon très saint, et très heureux frère, que votre récompense sera grande dans le séjour des vivants, et que vous y ferez placé au dessus de la Reine du Midi, puisque cette Reine était une pécheresse, qui vivait parmi les peuples, que Dieu n'avait pas encore visitée, quoi qu'elle fût comme l'avant-courrière de cette divine visite. Elle ne connaissait pas à la vérité la Loi de Moïse, selon la lettre; mais elle avait la foi de cette Loi gravée dans les tables de son cœur, par l'esprit du conseil, et de la piété, qui l'avait portée, par un grand désir de son salut, de partir d'une extrémité du monde, pour aller ouïr les oracles de la divine Sagesse, et recevoir les lumières de la science des saints, qu'elle n'avoir pas. Elle était cette Reine *vêtue d'une robe à fond d'or, et parée d'une admirable variété, (Ps 44,10)* que le prophète avait prédit devoir venir du pays des Gentils, pour satisfaire le désir violent qu'elle avait de voir l'Epoux; et qui devait abandonner son peuple, et la maison de son père, pour courir après les agréables parfums que Jésus Christ répandait dès lors jusques aux pays éloignés. Elle était barbare de nation; mais elle ne l'était pas d'esprit. Elle paraissait au dehors comme une étrangère; mais elle était Juive dans le cœur, et elle désirait devenir citoyenne de la Ville des saints.

De là vient qu'elle ne sera pas seulement couronnée de la gloire au jour de la bienheureuse Résurrection, mais elle aura encore le même pouvoir que les apôtres, de juger les Juifs infidèles, (cf. Mt 12,42) comme nous l'apprenons de la bouche même du Souverain Juge; parce qu'elle a admiré, et honoré Jésus Christ en la personne de Salomon, et qu'elle a été la figure mystique des sentiments que l'Eglise, cette Reine céleste, a pour son divin Epoux.

Si cette étrangère doit recevoir une si grande récompense, non obstant celle qu'elle a déjà eue, par le plaisir d'ouïr les oracles de la Sagesse du ciel; quel bonheur ne devez-vous pas attendre pour récompense, non seulement des mêmes, mais encore des plus grands honneurs, que vous m'avez rendus; qui me font beaucoup plus glorieux, mais qui sont moins utiles à votre satisfaction ? Car en vérité, qu'aviez-vous à désirer, et espérer de moi, que vous n'eussiez déjà ? Quel plaisir pouviez-vous goûter dans l'entretien d'un ignorant ? Quelle utilité de converser avec un pécheur ? Qu'est-ce que l'homme sage peut apprendre d'un fou ? Que peut recevoir le juste du méchant, le bienheureux du misérable, le fort du faible ? Et vous qui êtes, riche au Seigneur, qu'aviez-vous à demander à celui qui n'a rien ? Il paraît bien que vous ne cherchez pas vos intérêts, mais ceux de Jésus Christ puisque dans le voyage que vous désirez faire, et dans la fatigue que vous avez donnée à vos domestiques, vous n'avez point cherché votre utilité mais seulement ce qui était conforme à la vérité qui fait la perfection de l'Evangile.

Vous devez donc vous estimer heureux, de ce que je n'ai rien à vous rendre, puisque vous recevrez toute votre récompense dans la Résurrection des justes, de celui qui nous assure qu'il se tient aimé, et obligé en la personne du plus petit de ses serviteurs, et qui se déclare débiteur de celui qui fait du bien à ceux qui se disent être à son service, quand même ce seraient des imposteurs; ou des serviteurs inutiles; car il dit que *celui qui reçoit le le prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète.* (Mt 10,42)

Le fardeau de mes péchés ne sera pas moins pesant pour avoir reçu d'un saint les honneurs du juste; et votre justice ne perdra rien de sa gloire au jour de la récompense des bons, quoi qu'elle se soit trompée par un sentiment de piété, en honorant un bon maître dans la perfection d'un mauvais serviteur.

Que ferai-je donc, misérable que je suis, étant obligé de rendre compte à Dieu des honneurs que je reçois, et que je ne mérite pas, et des louanges qui me sont données par ceux qui observent exactement la loi, pendant que je me contente d'en être seulement l'auditeur ? Quand je considère les grandes éloges que vous donnez à ceux qui sont les vrais serviteurs de Jésus Christ, comme vous, il me semble que je vois la condamnation de ma paresse, de mon peu de goût, et de ma grande lâcheté à la pratique des bonnes œuvres; et lorsque je réfléchis sur le bon sentiment que vous avez de moi, j'ai une extrême confusion de voir que je n'ai aucune des vertus que vous m'attribuez. Quel sujet aurais-je donc de me glorifier, puisque, quand il y aurait en moi que que chose de bon, je devrais en rapporter toute la gloire à Dieu, de qui je l'aurais reçu.

Il est vrai que je n'ai plus la même attache que j'avais au monde; mais il faut considérer que mon âge avancé, joint aux honneurs qui m'ont été rendus dès ma jeunesse, ont dû enfin m'inspirer des sentiments plus graves, et plus sérieux; et que d'ailleurs mon corps étant devenu plus faible, et plus infirme, et n'étant plus en état de rechercher, ni de goûter les plaisirs des sens, il m'a été aisé d'y renoncer.

Je puis dire aussi que la sérieuse réflexion que j'ai faite sur les peines, et les misères de la vie présente, ont beaucoup contribué à me donner du dégoût de l'embarras des affaires qui troublaient mon repos; et qu'ayant considéré que je flottais entre la crainte, et l'espérance sur le succès de mon salut, cette pensée m'a enfin déterminé à me consacrer entièrement au service de Dieu.

C'est aussi ce qui m'a porté à me retirer à la campagne, afin qu'étant éloigné des atteintes de la calomnie et de la fatigue des voyages, aussi bien que des Charges publiques, et de l'agitation du Barreau, je pusse y vivre tranquillement avec mes domestiques, et y servir Dieu comme nous aurions fait dans l'Eglise. C'est ainsi que m'étant dégagé peu-à-peu de l'esprit du siècle, je me suis trouvé disposé à mépriser le monde, à me soumettre aux ordres du ciel, et à suivre Jésus Christ, en quittant le chemin qui m'en éloignait.

Mais pour vous, — mon très cher frère, — vous avez été appelé au service de Dieu d'une manière beaucoup plus admirable, puisque vous étiez encore dans la fleur de vôtre âge, et pendant que vous étiez caressé et loué d'un chacun. Vous étiez véritablement moins riche, cependant vous ne manquiez de rien : vous paraissiez avec éclat sur le théâtre du monde; vous étiez l'admiration du Barreau, et tandis que vous remportiez la palme de l'éloquence, vous avez tout-à-coup secoué le joug du péché, et brisé les chaînes funestes de la chair et du sang. Les grandes richesses que vous aviez eues de votre alliance avec la famille des Consuls; les libertés que vous pouviez prendre, n'étant plus retenu par les liens du mariage, et la jeunesse de votre viduité, n'ont pu vous éloigner de la voie étroite du salut, et du chemin pénible de la vertu, pour vous faire reprendre le chemin large, et agréable. *Que vous êtes heureux d'avoir fui le conseil des méchants, de vous être éloigné de la voie des pécheurs, et de ne vous être point assis dans la chaise des contagion, (Ps 1,1)* ayant mieux aimé vous abaisser aux pieds de Jésus Christ, par le sentiment d'une profonde humilité !

On peut donc assurer que vous êtes un parfait observateur de la Loi, et que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui bouchent leurs oreilles pour ne point ouïr les vérités de l'Évangile) puisque vous pratiquez exactement ce qu'il y a de plus rigoureux par un continuel crucifiement de votre corps, et par le généreux mépris que vous faites de tous les plaisirs du siècle. Vous les avez regardé dès votre jeunesse comme un poison dangereux, et comme un sujet de larmes et de tristesse; et vous n'avez pas été plus touché en quittant vos richesses, que si vous aviez quitté de la boue; et du fumier.

C'est ainsi que vous avez mérité d'avoir pour mère dans l'éternité bienheureuse une sainte Dame, de qui vous recevrez plus de secours que vous n'auriez jamais reçu de tous vos parents, parce que vous avez préféré le Père céleste à votre père de la terre, et qu'à l'exemple des

apôtres, vous avez quitté votre père et la nacelle flottante au milieu de l'inconstance de la vie présente, avec les filets embarrassants de votre patrimoine, pour suivre uniquement Jésus Christ.

Mais ce qui paraît plus admirable en votre conduite, c'est que non content d'avoir abandonné les biens temporels, vous avez aussi voulu renoncer aux richesses de l'esprit, en renonçant généreusement à la gloire que votre éloquence, et votre érudition vous avaient acquise, faisant plus d'estime des discours sans ornements de pauvres pécheurs, que des pièces d'éloquence, et des belles harangues de Cicéron. C'est dans ce même esprit que vous avez choisi le silence avec les gens de bien, afin d'éviter le tumulte qui se fait dans la compagnie des méchants; que votre bouche est devenu muette à l'égard des hommes, afin d'être en état de parler plus dignement des choses divines, et que vous avez employé votre langue à publier les louanges de Jésus Christ pour effacer la profanation qu'elle avait contrastée par l'éloquence mondaine.

Ô vrai Israélite, qui avez vu en esprit le Dieu de Jacob avec une ferme confiance, et qui étant devenu plus fort en combattant avec *le Seigneur, avez vaincu le prince de ce monde avec les armes de la foi, et de la justice, et surmonté les esprits malins dans l'air.* (Eph 6,12) Cette victoire est une heureuse suite de la résolution que vous avez prise de plaire plutôt à Jésus Christ qu'aux hommes, d'aimer mieux paraître fou devant les hommes, que devant Dieu; de préférer le scandale de la croix à la sagesse, et, à l'éloquence du siècle, afin que ce qui paraît une folie à ceux qui persistent, fût pour vous, – qui travaillez sérieusement à votre salut, ainsi que savent ceux qui seront un jour sauvés, – une marque éclatante de la puissance, et de la sagesse de Dieu.

Vous êtes donc bienheureux mon cher frère, de ce que vos lumières ne viennent pas de la chair, et du sang, mais du Père céleste, par les mérites de notre Seigneur Jésus Christ, qui a confondu la sagesse du siècle, et choisi ce qui paraît le moins sage, et le plus faible au monde, pour confondre le monde par les mêmes choses qu'il emploie pour mépriser Dieu.

Souvenez-vous donc de nous dans vos prières, puisque l'excellence de vos mérites vous met en état d'être exaucé. Car encore que nous soyons éclairés des lumières de Jésus Christ nous ne sommes qu'une petite lampe cachée sous le boisseau; mais nous espérons que nous en serons retirés par votre secours, et que vous nous ferez par de cette grande lumière, tant de la foi et de la grâce, que de vos bonnes œuvres, qui vous font briller merveilleusement sur le chandelier à sept branches. Nous espérons aussi que vous rependrez sur notre tête quelque gouttes de votre huile, afin que nous ne soyons pas, comme nous sommes, une mèche fumante, qui ne rend qu'une faible clarté, que le Seigneur néanmoins a la bonté de ne point éteindre; mais que nous puissions aussi quelque jour éclairer les autres par la vive lumière de nos bons exemples. Il est vrai que par la grâce du Seigneur, qui brille au milieu des ténèbres, et par l'éclat de son divin nom, nous avons l'avantage, comme vous savez, de n'être pas tout-à-fait inconnus à ceux qui sont éloignés de nous.

Quoique nous gardions un grand silence dans notre retraite, suivant le conseil du Prophète : *Le solitaire sera assis, et ne dira mot,* (Lam 3,23) de nous taire, même dans les occasions que nous aurions de crier, ayant été lui-même comme un agneau qui ne fait aucun bruit pendant qu'il est entre les mains du tondeur. Néanmoins, comme il dit par un autre prophète *je me suis tu. Est-ce que je me tairai toujours ?* (Is 42,14) Nous attendons paisiblement la disposition de la Providence, ou pour se taire avec nous, ou pour parler en notre faveur quand il lui plaira.

Cependant nous avons un extrême déplaisir de ce que nos péchés sont la cause que nous n'avons pas l'honneur de vous voir. Nous craignons même qu'ils n'aient aussi été l'occasion de l'épreuve que Dieu a faite de votre patience, par les deux maladies que vous dites avoir eues; puis qu'elles ne vous sont arrivées que lorsque vous avez voulu partir pour nous venir voir. Mais comme nous apprenons de la Sainte Ecriture, *que Dieu nous tente pour éprouver notre charité,* (Dt 13,3) par laquelle nous nous aimons les uns les autres dans un esprit de paix, nous espérons par le mérite de votre foi, plutôt que de la notre, que si cette maladie a été une épreuve de votre vertu, Dieu étant enfin satisfait de cette épreuve, ne permettra pas que votre charité soit désormais privée de l'effet de ses désirs.

Comme nous connaissons la promptitude, et la force de votre esprit, nous ne craignons pas que la faiblesse de votre corps infirme, empêche la satisfaction que nous désirons; et nous sommes persuadés que la vigueur de votre foi lui donnera des forces, et le soumettra tellement à l'esprit, qu'il fera par la puissance de Jésus Christ ce qu'il ne pourrait faire de lui-même. Il s'y portera avec plus d'ardeur, si vous lui dites : *Ne résiste pas à l'esprit, accorde-toi avec ton adversaire, pendant que tu es en chemin avec lui,* (Mt 5,25) *et si ton cœur excite des tressaillements de joie envers Dieu vivant, ta chair se reposera en assurance.* (Ps 37)

Conservez donc, – mon cher frère, – ce que vous avez de crainte qu'un autre ne prenne votre couronne. (Apo 3,12) Vous ferez quelque chose de conforme à ce divin conseil, si vous continuez de vouloir ce que vous avez voulu, et si vous demeurez ferme dans la résolution que vous avez prise de nous venir voir. Les pieux efforts que vous ferez, auront une suite heureuse, parce que vous serez secouru de celui qui nous donne le pouvoir d'achever glorieusement, ce que nous voulons saintement, car nous savons que tout réussit à celui qui désire le bien.

Les lettres qui nous ont appris que vous aviez été malade, nous ont été un agréable indice de la parfaite conformité qu'il y a entre vous et nous, puisque nous étions aussi malades, quand nous les avons reçus; et nous avons reconnu par nôtre expérience la vérité du sentiment, et de ces paroles de l'Apôtre, que quand un membre du même corps souffre, tous les autres souffrent avec lui. (cf. I Cor 12,26) Mais aussi, nous avons commencé de reprendre nos forces au même instant que nous avons su que vous étiez en meilleur état; et quoique nous soyons en des pays éloignés, nous avons reconnu que le même esprit qui unit nos cœurs, agit aussi réciproquement sur nos corps, par la communication des mêmes infirmités, ou des mêmes remèdes.

Ainsi, mon cher frère, qui êtes notre meilleur partage en Jésus Christ, si vous avez eu quelque tristesse du châtement que Dieu a fait de nos péchés; nous vous prions de vous en défaire; car encore qu'il nous ait châtié sévèrement, néanmoins il ne nous a point livré à la mort. La même main du Tout-Puissant nous frappait de maladie, nous en faisait espérer la guérison; et les consolations que nous nous sommes donnés mutuellement, ont merveilleusement adouci les rigueur de notre mal. Car en vérité ce nous était un grand soulagement de savoir que vous étiez le compagnon de nos souffrances; et comme nous étions persuadés que la chute d'un oiseau sur la terre ne se fait que par l'ordre de Dieu, aussi nous avons cru que notre maladie commune était une disposition de la Providence. Cette pensée a beaucoup contribué à nous soulager mutuellement, soit en souhaitant avec ardeur la santé l'un de l'autre; soit en considérant que l'Auteur de l'unité, qui unit tous les siens dans un même esprit, ne souffrait pas même que nos corps fussent en différents états.

Toutefois ce n'est pas notre maladie qui a retardé le retour de vos domestiques : mais c'est que Vigilantius a été saisi d'une grosse fièvre passant par la Campanie, avant qu'il fût arrivé chez nous, et elle ne l'a point quitté depuis qu'il est ici. Comme l'esprit du christianisme nous fait être les membres d'un même corps, cette maladie l'a rendu plus sensible à la mienne; mais il n'en a pas été de même de son compagnon, qui n'ayant pas avec nous la même alliance, parce qu'il n'est encore que catéchumène, n'a point aussi eu de part à nos souffrances d'autant qu'il ne pouvait sentir la douleur d'un corps, avec lequel il n'était pas uni. Je n'ai donc pensé à vous écrire, que lorsque Vigilantius a été en état de partir. Il est vrai qu'il y a déjà du temps qu'ils voulaient tous deux se mettre en chemin; mais comme l'un voulait s'exposer temporairement à un grand voyage, n'étant encore que convalescent, et l'autre par une grande dureté, et sans avoir égard à la faiblesse de son compagnon : voyant que je ne pouvais les retenir par mes avis, et mes instances, j'ai différé à vous écrire, afin que mon silence les obligeât de rester.

Vous apprendrez donc par cette lettre qu'auprès une maladie qui nous a été également pénible, Dieu ayant égard aux prières que les saints et nos bons amis lui ont faites en notre faveur, et particulièrement aux vôtres, nous en avons soulagé, quoique nos forces épuisées nous rendent encore tous languissants. Mais c'est en cela que nous avons sujet de nous glorifier, selon la doctrine de l'Apôtre, qui dit que l'infirmité le rendait plus puissant, (cf. II Cor 5,17) parce que la chair qui combat contre l'esprit, étant abattue par la maladie, n'est point en état de résister à la vertu, lorsque les forces sont épuisées.

Encore dont que je sois tout faible de corps, je ne laisse pas de vous écrire, parce que cette faiblesse est avantageuse à l'esprit qui se réjouit des pertes de la chair; et il voit avec plaisir l'affliction de son ennemi, parce qu'il devient plus fort, et plus embrasé du feu de la charité, lorsque le corps est dompté par une grande maladie. C'est par le mouvement de cette charité que j'ai pour vous, dans l'esprit de Jésus Christ, que je vous écris cette lettre pour connaître la satisfaction que j'ai reçue des vôtres, espérant toujours que nous aurons celle de vous voir, comme vous me l'avez promis, et que j'espère continuellement de la bonté de Dieu.

Il y a bien des raisons qui doivent vous exciter à vous séparer pour quelque temps de votre patrie pour nous venir joindre; mais la principale est l'amour de la paix, et la fuite de l'envie, qui s'irrite par la présence, et la conversation des personnes qui nous font opposées. C'est ce que j'ai reconnu par expérience; mon éloignement de la ville de Rome ayant fermé la bouche à la calomnie, et éteint l'incendie que l'envie de quelqu'un du clergé avait allumée contre moi; et mon absence ayant dissipé ce qui les irritait contre moi, le feu de leur haine s'est ralenti. Mais quoique leur envie soit toujours également animée, et qu'elle aille même jusqu'à la fureur, et au grincement

des dents, elle n'ose néanmoins éclater en invectives, et toute confuse qu'elle est de l'horreur de son crime, elle ne trouve plus où allumer le flambeau de ses pernicious desseins.

Mais si je suis persécuté de quelques-uns, j'ai la satisfaction que plusieurs ont pour moi des sentiments de cette *paix qui surpasse toutes les pensées*, (Phil 4,7); et que toute la Campanie respecte l'œuvre de Dieu en ma personne. Il y a même quelqu'un du clergé de Rome, qui est, ce semble, le seul qui nous scandalise, qui n'est pas exempt des atteintes de l'envie; mais je rends grâces à Dieu de ce que tout grand pécheur que je suis, je puis dire avec le prophète qu'ils m'ont haï sans fondement. (cf. Ps 34,19) Mais pour ce qu'il me regarde, mon dessein est de conserver toujours la paix, même avec ceux qui en sont les ennemis; et de dire avec l'Apôtre, que *si quelqu'un veut contester, que ce n'est pas mon coutume* (I Cor 11,16) d'y répondre. Je n'entends, néanmoins plus parler de ces personnes, que l'on dit nous avoir séparé de leur sainte compagnie; et mes oreilles font tellement bouchée, d'épines, que le moindre vent froid, ni le bruit importun d'un moucheron ne peuvent y avoir accès.

Vous pourrez apprendre plus amplement de vos domestiques qui font nos compagnons au service de Dieu, le grand préjudice que l'indiscrétion de l'évêque de la ville capitale a fait à la grâce que j'ai reçu du, Seigneur; car ils ont vu dans le peu de temps qu'ils ont demeuré chez nous, les fréquentes visites, et les grands services qui m'ont été rendus durant ma maladie, non seulement par les religieux, les ecclésiastiques, et les prélats, mais aussi par les personnes séculières du premier rang. Je puis même vous dire, – en rapportant néanmoins le tout à la gloire du Seigneur, à qui je dois cette faveur, – qu'il n'y a presque aucun évêque dans la Province, qui ne m'ait fait l'honneur de me rendre visite; et que ceux qui n'ont pu me venir voir, en étant empêchés par leur maladie, ou par la nécessité de leurs affaires, m'ont envoyé quelques-uns de leurs ecclésiastiques, ou m'ont fait la grâce de m'écrire. Les évêques d'Afrique m'ont aussi envoyé visiter au commencement de l'été. Ainsi vous voyez combien il est important que vous veniez aussi nous voir ou plutôt, et que vous préveniez ceux qui en cherchent l'occasion; afin que vous puissiez augmenter vos mérites, et votre charité en quittant votre patrie, pendant que votre vie mortelle vous fait être pèlerin, et éloigné de la présence de Jésus Christ parce que c'est le témoignage de la vérité même, que *nul prophète ne sera bien venu en son pays*. (Luc 4,24)

Je vous avoue qu'encore que rien au monde ne me puisse être plus agréable que l'honneur de votre présence; néanmoins ce qui me l'a fait désirer avec plus d'ardeur, c'est que je sais que vous serez accompagné de plusieurs de nos frères, qui sont, pleins de l'Esprit de Dieu. Mais ce temps si désiré arrivera-t-il bientôt ? Verrons-nous enfin le jour heureux, auquel nous aurons le plaisir de vous voir accompagné d'une troupe des élus du Seigneur; et aurai-je la satisfaction de vous embrasser avec eux dans la maison du bienheureux Dominædii (saint Felix), afin que nous puissions conjointement remercier Dieu de la grâce qu'il nous aura faite par son intercession, comme je l'en prie de tout mon cœur. Ce sera alors qu'après vous avoir embrassé tous ensemble, et chacun en particulier, je chanterai avec vous : *Voici le jour que le Seigneur a rempli de bénédiction, réjouissons-nous, et tressaillons de joie pendant qu'il durera. Ô qu'il est agréable à des frères de vivre ensemble dans une parfaite union !* (Ps 17,4) Ensuite je placerai non seulement dans et monastère proche de l'église, et de la maison du bienheureux martyr pour y demeurer; mais aussi dans son jardin pour le cultiver gratuitement, parce que vous avez déjà reçu votre denier, du père de famille; outre ceux qu'il a donné libéralement au Maître de l'hôtellerie, pour vous faire penser de vos blessures, afin qu'étant guéri par l'infusion de l'huile de sa miséricorde, et du vin de sa grâce, vous soyez plus en état d'être loué pour travailler en pleine santé à la vigne du Seigneur.

Il me semble que je vois déjà mon jardin plus charmant, et mieux cultivé, tant par vos soins, que par ces illustres ouvriers du Seigneur, qui sont les compagnons de vos glorieux travaux : Car il est aisé de se persuader que ceux qui ont été appelés de Jésus Christ pour travailler à sa vigne, et qu'il n'a pas voulu souffrir sans rien faire dans les places publiques du siècle, achèveront facilement un labourage de peu de travail, et de petite étendue.

Je me représente déjà en idée le plaisir que j'aurai avec toute ma famille, lors qu'après nous être donné mutuellement le baiser de paix, et reçu l'infusion de l'Esprit d'amour, et de charité qui cause une sainte ivresse, nous goûterons avec modération les douceurs d'une joie innocente, et nous célébrerons une fête solennelle par un grand repas, qui ne se fera point avec le levain de la malice, mais avec le pain sans levain de la sincérité. Nous entretenant de psaumes, d'hymnes, et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fonds de notre cœur, à la gloire de Dieu. Ne disant et ne faisant rien, qu'au nom de Jésus Christ, et rendant grâces à Dieu par son moyen, j'espère aussi que celui qui fait demeurer des personnes unies dans une même maison, nous fera reposer dans son sein; et qu'après avoir uni deux choses ensemble, et attiré toutes

choses à lui par son élévation, et pacifié toutes choses en réconciliant le monde avec Dieu, il remplira nôtre cœur de tant de joie par votre présence, que nous dirons : Le Seigneur a fait de grandes choses avec nous : Nous vous bénirons, vous qui êtes de la maison du Seigneur : Soyez béni, vous qui êtes venu au nom du Seigneur : Prenez le Calice du salut, et mangez le pain des bienheureux dans le royaume du Seigneur; car vous êtes notre rassasiement, et notre joie dans l'esprit, et en présence de Jésus Christ.

Ne craignez donc point de sortir de chez vous, et que votre peu de richesses, et de santé ne vous arrête pas, étant assuré que vous serez assisté, et protégé de Jésus Christ, qui nous gouverne, nous soutient, et nous console avec sa baguette, et son bâton. Celui qui s'est chargé de nos infirmités; qui a pris nos maladies; qui soulage celui qui est fatigué, et qui donne de la force aux genoux faibles, vous mettra dans un chemin égal, et sans danger. Il vous donnera des pieds aussi légers que sont ceux des cerfs, et vous serez votre course à pas de Géant : L'infirmité de votre chair ne vous empêchera pas de marcher, puisque vous marcherez plus d'esprit que de corps. Car ceux qui servent à Jésus Christ, regardent leur corps comme un sujet qui doit obéir, et leur âme comme un souverain qui doit commander. Ce qui fait que notre chair suit les mouvements de notre volonté, et que quand elle est réglée par Jésus Christ; le corps tire sa force de celle de l'âme, et le serviteur s'accommode aux désirs de son maître. Ainsi la vertu se perfectionne dans l'infirmité, lorsque l'âme zélée pour le service de Dieu, agissant de concert avec sa chair assujettie, remplit les devoirs de la vertu par le ministère de la maladie.

Levez-vous donc, et marchez généreusement, et votre main droite vous fera faire des actions merveilleuses; (Ps 44,5) parce que la miséricorde, et la grâce marcheront devant vous; et si vous êtes faible en sortant de votre maison, vous deviendrez robuste en cheminant; car ceux qui espèrent au Seigneur, obtiendront la force, ils recevront des ailes pour voler, et si votre cœur est brûlant durant le chemin, votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. Vous courez et vous ne vous lassez pas, et votre marche se fera sans fatigue, et sans interruption. Vous ne serez point chargé de votre bâton, ni de votre bourse, ni de votre sac. Vos souliers, et la multiplicité d'habits ne vous empêcheront point de marcher, et après que vous vous serez dégagé de tous ces liens charnels, comme un homme qui doit entrer dans la Terre Sainte, et que vous aurez ceint vos reins d'une rude corde, comme ayant à célébrer promptement la Pâque du Seigneur, et à faire l'œuvre de Jésus Chris, vous continuerez votre voyage en diligence. Dieu qui est notre Sauveur vous fera marcher heureusement dans votre chemin. Toutes les vallées seront remplies devant vous; toutes les collines seront abaissés, les chemins raboteux de vos péchés deviendront unis, (Ps 67,21) de peur qu'en marchant vous ne trouviez quelque chose qui blesse votre pied, car il a commandé à ses anges de vous garder (Ps 90,11) dans toutes vos démarches; il sera aussi lui-même vôtre protection. Il vous couvrira du bouclier de paix; il vous éclairera par la lumière de sa face, et vous serez à l'ombre de ses ailes, afin que le soleil ne brille point durant la nuit. (Ps 120,6) Il vous conservera soigneusement en tout lieu; il bénira le commencement et la fin de votre voyage, afin que vous trouviez par tout des enfants de paix, et que vous puissiez donner la paix à tous vos hôtes.

S'il arrive à votre départ que vous répandiez quelques larmes en vous séparant de vos amis, et en quittant les lieux que vous fréquentiez ordinairement, considérez que cette tristesse d'un peu de temps sera changée dans une joie éternelle. *Ils marcheront en pleurant, – dit le psalmiste, parlant des justes, – lorsqu'ils semaient leur grain; mais ils reviendront de la moisson plein de joie, portant les gerbes qu'ils auront recueillies. (Ps 120,6)* Il vous arrivera de même; car si vous tenez en pleurant, vous retournerez avec joie, et vous moissonnerez avec plaisir ce que vous aviez semé avec douleur.

Je deûre de tout mon cœur que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, l'amour du Père, et la confirmation du saint esprit demeure avec vous, mon très cher, très intime, et très aimable frère, avec toute votre maison, qui n'est point faite par la main des hommes, parce que vous êtes le temple du Dieu, vivant, bâti sur le fondement des apôtres par Jésus Christ qui est Dieu. Je salue avec un profond respect notre sainte et vénérable mère en Jésus Christ, vôtre digne cohéritière. Notre chère. compagne vous salue pareillement de tout son cœur. Faites-nous la grâce de saluer aussi de notre part tous les saints et vénérables frères qui sont avec vous. Tous les serviteurs de Dieu qui sont ici vous assurent pareillement de leurs obéissances, et de leurs respects, particulièrement Procure et Restitut, qui étant Juifs de nation et de religion, se sont convertis à la foi; ils vous aiment beaucoup, et ils ont un grand désir de vous voir.

Je n'ai pas osé mettre la même souscription à ma lettre que vous avez mise à la vôtre, parce que j'ai crû qu'il fallait écrire avec sincérité. Prenez donc garde, vous qui êtes le serviteur de

Jésus Christ, et rétabli dans une parfaite liberté, à ne vous plus dire le serviteur d'un homme qui fait gloire d'être votre frère, et vôtre compagnon de service, quoique beaucoup au dessous de vous; parce que ce serait plutôt un péché de flatterie, qu'une vraie marque d'humilité, de rendre à un homme, de quelque condition qu'il soit, à plus forte raison à un misérable pécheur comme je suis, l'honneur qui n'est dû qu'au seul vrai Seigneur, au seul vrai Maître sur la terre, et au seul vrai Dieu. Il suffit que dans nos lettres nous nous donnions des marques de la charité qui naît d'un cœur pur, et d'une foi sincère. Tout ce qui est de plus, vient du mal. Je vous prie donc, mon cher frère, pour l'amour de Jésus Christ, que vous reliez les sentiments que vous avez de moi, selon l'esprit du Seigneur; autrement j'aurai sujet de craindre que votre lettre si ample, et si pleine d'éloge, ne vous soit plus injurieuse qu'honorable. Il est vrai que la charité, qui supporte tout, fait que l'on regarde avec plaisir ce qui donnerait du dégoût, si l'on n'était point animé de cette vertu. Comme vous êtes présent à, mon esprit, en dictant cette lettre, il me semble que je vous parle, et que je suis tout en vous, quoique nous soyons beaucoup éloignés; c'est pourquoi j'ai peine à la finir.

Nous vous envoyons de notre cellule, au lieu de pain béni, un pain de la Campanie, pour marque de notre créance uniforme, et nous espérons qu'en considération de vos mérites, Dieu, en lui nous avons beaucoup de confiance, vous le fera rendre fidèlement. Quoique vous soyez pleinement rassasié par les miettes que vous recueillez de la table du Seigneur, ne laissez pas, je vous prie, d'agréer ce pain, et encore qu'il vous soit présenté par des pécheurs, faites-en le symbole de notre foi commune par votre bénédiction. Mais de crainte que ce pain fait du plus pur froment, ne vous soit une occasion de croire que nous vivons dans le luxe, nous vous envoyons, pour marque de nos grandes richesses, une de nos écuelles, qui ne sont que de buis; afin que vous ayez quelque reste du festin, et du présent de nos noces spirituelles, pour vous servir de modèle, supposé que vous ne serviez pas déjà d'un pareille vaisselle d'argent. Si vous en avez chez vous de faïence, vous nous ferez plaisir de nous en envoyer dans les mêmes caisses que nous avons confiés à vos serviteurs; car nous aimons les vases faits d'argile, parce qu'ils symbolisent avec la naissance que nous avons d'Adam, et que nous sommes véritablement ces vases de terre qui renferment le trésor du Seigneur.

La parfaite confiance que j'ai en votre amitié, me fait espérer que si mes parents, et mes domestiques ont besoin de votre recours après ma mort, vous aurez la bonté de les assister. Faites-nous aussi la grâce de donner vos ordres pour nous faire tenir quelques pièces de vin vieux, que nous croyons avoir encore à Narbonne. Ne soyez pas en peine des frais, nous aurons soin d'y satisfaire, et de vous faire rendre l'argent que vous aurez avancé. Nous avons recours à vous, parce que tous nos amis nous ont abandonnés, et sont devenus nos persécuteurs; et *l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison.* (Mt 10,36)